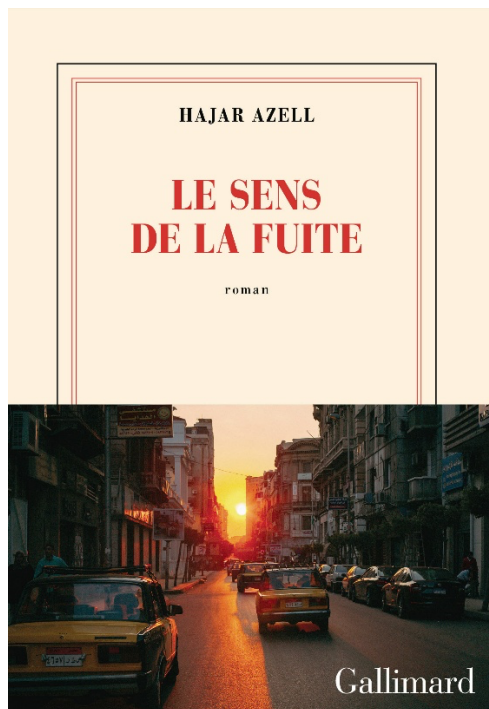




Hajar Azell : *Le Sens de la fuite* (2025) Quêtes

Quête ; Fuite ; Origines ; Famille ; Père ; Guerre ; Silence ; Occident ; Privilège ; Révolution ;
Ingérence ; Journalisme ; Postcolonialisme ; Héritage



Date de publication originale : 2025.
Pages : 213 p.
Langue d'écriture : Français. Œuvre traduite : Non.



© Francesca Mantovani

Résumé :

Dans ce roman à la croisée de la docu-fiction et du récit d'enquête, une narration omnisciente retrace les pérégrinations d'Alice, une jeune journaliste de guerre franco-algérienne vivant à Paris mais souhaitant couvrir le début des révolutions arabes. De 2010 à 2013, de Beyrouth à Alger en passant par Le Caire et Oran, le lecteur suit les différentes étapes d'une fuite et d'une quête identitaire que la protagoniste peine à nommer. Au fil des rencontres et des différentes focalisations narratives, le roman nous fait découvrir la complexité des motivations et la contradiction des aspirations des fils et filles de la guerre et de l'exil. Cette œuvre se lit comme un atlas des blessures



ouvertes, des errances, de l'engagement et des identités multiples que la narration dévoile avec habileté.

L'autrice :

Hajar Azell est le nom de plume d'Hajar Choukari, une écrivaine franco-marocaine née en 1992 à Rabat, au Maroc. Issue d'une famille d'enseignants à la faculté de médecine, Hajar Azell grandit à Harhoura, une petite ville côtière proche de la capitale. Son enfance est marquée par une forte imprégnation culturelle et intellectuelle, entre les racines berbères de son père originaire de Khémisset et la tradition lettrée de sa mère venue de Tanger. Élève brillante, elle suit une scolarité scientifique au Lycée Descartes de Rabat avant de s'installer à Paris en 2010, grâce à une bourse Excellence-Major attribuée aux meilleurs élèves des lycées français à l'étranger. À Paris, elle poursuit des études d'économie et de philosophie. Elle intègre HEC Paris, puis l'École Polytechnique, tout en suivant un master de philosophie. Cette formation plurielle forge une pensée rigoureuse et ouverte aux enjeux contemporains qu'elle met au service de l'écriture et de son engagement professionnel. Elle est notamment la cofondatrice du web-magazine *Onorient*, un média culturel dédié aux créateurs et artistes émergents du monde arabe. En 2021, elle publie son premier roman chez Gallimard : *L'Envers de l'été*. Cette première œuvre met en scène un huis clos familial dans une maison de vacances méditerranéenne, où les tensions de classe, les héritages culturels et les silences transmis entre femmes s'entrelacent. Le récit aborde les tabous familiaux, les stéréotypes orientalistes et la quête d'émancipation d'une jeune femme prise entre plusieurs appartenances. Quatre ans plus tard, elle publie son second roman : *Le Sens de la fuite* (2025). Actuellement, Hajar Azell partage sa vie entre la France et le Maroc. Son œuvre, encore jeune, s'inscrit dans un courant littéraire postmigratoire attentif aux identités plurielles, aux récits de transmission, et à la façon dont les lieux façonnent les êtres. Par sa formation, son engagement et son écriture, elle incarne une voix singulière dans la littérature contemporaine francophone.



Quêtes/fuites

« Elle aimerait retracer les trajectoires individuelles, rencontrer des jeunes d'univers différents qui ont l'exil en commun » (p. 136), explique le narrateur omniscient dans une phrase où l'on ne sait pas réellement si le sujet fait référence à Alice, la protagoniste principale du récit, ou à son autrice, Hajar Azell. « Elle aimerait donner du relief et de la chair à ces migrations dont on parle à tort et à travers. Cela pourrait faire une série de reportages sur les visages méconnus de l'exil. Peut-être même un long format pour un magazine ou un livre » (*ibid.*). Car en effet, avec cette œuvre oscillant entre la fiction documentaire et le roman d'enquête (initiatique) à suspense¹, Hajar Azell ne nous livre pas un récit abordant frontalement les thématiques phares de la (post)migration : son choix d'une narration omnisciente (allant de janvier 2010 à août 2013, en passant par Beyrouth, Le Caire, Paris, Oran et Alger) se focalisant alternativement sur les quêtes/fuites d'Alice (une journaliste de guerre franco-algérienne), Ilyes (un migrant algérien), Wassyla (la mère d'Ilyes, une migrante algérienne) et Bassem (un journaliste et révolutionnaire égyptien) lui permet d'aborder à demi-mot et surtout de confronter, avec une ironie parfois mordante, les enjeux de leurs différentes situations.

La lecture du récit nous laisse en effet progressivement deviner que l'obsession d'Alice à couvrir les violences du printemps arabe est en réalité inconsciemment motivée par autre chose qu'une déontologie journalistique (p. 115). Oscillant entre des pulsions de vie et des pulsions de mort, Alice cherche tout à la fois à fuir le vide laissé par la mort de son père (p. 19 ; 22 ; 44-45 ; 195), Rabîe, un immigré algérien, tout en poursuivant aveuglément la quête de ses origines perdues² :

Pourquoi avait-elle pris autant de risques ? Après quoi avait-elle couru ? Pourquoi était-elle partie aussi loin ? [...] Elle avait délibérément choisi d'aller au plus proche du danger, au plus proche de la mort, comme pour la défier, pour réveiller sa pulsion de vie. (p. 125-126)

Comme le résume Bassem, un journaliste et révolutionnaire égyptien qui sera un temps l'amant d'Alice au Caire :

[Q]uelque chose dans ses yeux la trahissait parfois. Elle le lui avait montré, une fois, quand elle avait parlé de son père. Ce jour-là, il avait rencontré une autre personne, une femme intimidante au cœur de petite fille blessée. Puis, sans jamais en reparler, ils s'étaient réfugiés dans leur rôle de journaliste. Parler des autres pour ne jamais parler de soi. (p. 205)

¹ Divers mécanismes de tension narrative que cette analyse ne pourra malheureusement que trahir.

² Alice est tellement obnubilée par la quête des origines paternelles qu'elle cherche en réalité au mauvais endroit, faute d'avoir posé la question à sa propre mère, ironie tout à fait mordante pour une journaliste : « – Alger ? Mais il n'a pas grandi à Oran ? répond Alice, interloquée. – Ça c'était après, à l'adolescence. Mais ils avaient gardé une petite maison de famille, qui appartenait à son grand-père paternel. Ils revenaient souvent à Alger, même après leur déménagement à Oran. J'y suis allée une fois, bien avant ta naissance, c'était tout petit, on était toujours entassés les uns sur les autres, moi je n'aimais pas tellement tout ça, mais tu connais ton père, les souvenirs... Alice est muette. – J'ai toujours pensé que la maison de papa était à Oran..., finit-elle par dire. – Tu ne me l'as jamais demandé, ma fille... Le cœur d'Alice se serre. C'est vrai. Elle ne le lui a jamais demandé. » (p. 190)



Cette quête/fuite identitaire³ (présente chez un grand nombre de migrants de la seconde génération) cachée ici sous un attrait obsessionnel pour la guerre, n'est pas sans éveiller une certaine forme d'incompréhension des locaux, directement victimes des conflits qu'Alice fantasme couvrir : « La guerre, Alice, je ne te la souhaite pas » (p. 23), explique Hussein, barman du pub que fréquente Alice à Beyrouth au début du récit, « Quand on parle de la guerre comme ça, c'est qu'on ne l'a pas vécue... » (*ibid.*). Nombreux sont d'ailleurs les journalistes locaux à faire remarquer à Alice les différents privilèges dont elle bénéficie : eux n'ont ni immunité offerte par un passeport français (p. 39 ; 157), ni le luxe d'entrer et sortir de leur pays en guerre (p. 61). L'autrice met d'ailleurs efficacement en parallèle le retour d'Alice depuis Beyrouth vers Paris pour être la témoin du mariage de sa meilleure amie avec l'immolation révolutionnaire de Mohamed Bouazizi :

En décembre 2010, Alice est toujours à Paris. Elle marie May en petit comité sous une pluie de confettis. Son discours de témoin en son honneur fait pleurer les invités. [...] À présent, elle cherche une occasion de repartir sur le terrain pour approfondir sa première expérience au Liban. Si elle veut faire du journalisme de guerre, il faudrait qu'elle couvre des événements de plus grande ampleur. [...] Mohamed Bouazizi, vendeur ambulant surdiplômé, s'est immolé par le feu le 17 décembre 2010, déclenchant une insurrection populaire. [...] Alice est furieuse. Elle se reconnaît dans tous ces visages qui ressemblent au sien. Elle veut y être. (p. 27)

Si Alice a appris la langue des autochtones, elle – et les autres journalistes occidentaux – ne connaissent en réalité qu'assez peu la complexité intime des situations qu'ils se proposent de couvrir (p. 42-43). Il n'est d'ailleurs pas rare que, comme Alice, ils soient confrontés à des traumatismes après avoir réellement vu la mort se rapprocher d'eux : « Alice n'avait rien compris à la Syrie, voilà la vérité. [...] Après Le Caire, elle s'était jetée à corps perdu dans Alep, et elle avait maintenant un mort sur la conscience » (p. 125). Elle qui cherchait la vie dans la guerre tentera de se suicider dans l'apparente sérénité de son appartement parisien (p. 88-89). L'autrice exploite ensuite l'entrecroisement des parcours d'Alice et d'Ilyes⁴ pour souligner la dimension antithétique de certaines quêtes et de certaines fuites, ainsi que le souligne le redoublement à droite du pronom dans la phrase suivante : « Elle est partie en Algérie, elle a fait le voyage en sens inverse, *elle* » (p. 134 ; nous soulignons). En effet, là où Alice peut librement et aisément fuir Paris pour renouer avec le passé de son père à Oran, Ilyes est quant à lui contraint de quitter Oran, au péril de sa vie, dans l'espoir d'un avenir meilleur à Paris. Il découvrira d'ailleurs rapidement – comme sa mère qui le suivra peu de temps après⁵ – que l'Europe est loin d'être une terre promise pour les migrants

³ « Alice marche dans les rues d'Oran en pensant à Rabîe. [...] Lui aurait-elle appris des choses qu'il ignorait, lui qui connaissait si bien la région ? [...] Elle aurait aimé lui lire des textes en arabe, cette langue qu'elle n'a pas eu le temps de partager avec lui. [...] Elle aurait aimé qu'il lui conseille des livres, tous les livres que sa mère avait voulu vendre après sa mort. [...] Son père s'appelait Rabîe, le printemps, et Alice ne l'avait jamais vu fleurir. » (p. 191)

⁴ On notera d'ailleurs la proximité sonore entre les deux prénoms.

⁵ Un parallèle supplémentaire avec Alice : il cherchera sa mère à Paris là où Alice cherche les traces de son père à Oran/Alger.



(p. 90 *sqq.* pour Ilyes ; p. 178 *sqq.* pour sa mère)⁶. Finalement, Alice transmuera sa quête égoïste (mais nécessaire) du père en une quête altruiste de la mère d'Ilyes : la fin du récit met ainsi en scène différentes retrouvailles, voire d'une forme d'acceptation des circonstances du passé et du présent. Hajar Azell conclut toutefois son récit sur une amère piqure de rappel en consacrant l'ultime chapitre à Bassem. Cet unique chapitre où la focalisation est placée sur lui⁷, nous présente en effet Bassem se remémorant les bons moments passés avec Alice, depuis sa prison au Caire (p. 200 *sqq.*).

On le comprend donc, dans ce deuxième roman subtil et maîtrisé, l'autrice explore toute la polysémie de son titre en présentant et interrogeant les différents *Sens de la fuite*.

⁶ Un aspect que l'on retrouve mis en exergue dans le roman [*Le Ventre de l'Atlantique* \(2003\) de Fatou Diome](#).

⁷ Comme pour souligner que son histoire personnelle, pourtant de première main, ne représente que très peu, ainsi qu'il le soulignait lui-même au début du récit : « Les fixeurs restent dans l'ombre, c'est leur destin. Nous sommes dans votre ombre. » Alice se raidit. Bassem est lancé. Il questionne cette prétention à vouloir couvrir l'actualité d'un pays mieux que ceux qui y vivent. » (p. 42-43)



Autre œuvre

L'Envers de l'été, Paris, Gallimard, 2021.